

Jean-Baptiste Serier

Les Barons du caoutchouc



CIRAD - KARTHALA

LES BARONS DU CAOUTCHOUC

© Éditions KARTHALA, CIRAD, 2000
ISBN (KARTHALA) : 2-84586-029-3
ISBN (CIRAD) : 978-2-7592-0657-5

Jean-Baptiste Serier

Les Barons du caoutchouc

CIRAD
TA 283 / 04 - Av. Agropolis
34398 MONTPELLIER CEDEX 5

KARTHALA
22-24 bd Arago
75013 PARIS

Préface

Le caoutchouc naturel est un matériau industriel encore incontournable de nos jours, malgré la science avancée de la chimie des polymères de synthèse. Il est étroitement associé au progrès des sciences et des techniques, notamment par l'intermédiaire des pneumatiques dans le domaine des transports. Sa découverte puis l'évolution de son exploitation et de son utilisation tissent une trame passionnante qui s'inscrit dans l'histoire de l'homme et entre, à ce titre, dans le patrimoine de sa mémoire. Le travail d'historien qui s'y rattache, qui, mieux que Jean-Baptiste Serier, malheureusement emporté par la maladie en 1999, pouvait le mener à bien ? Ingénieur agronome, il débute sa carrière dans la jungle péruvienne pour y établir une plantation de palmiers. De retour en France, il va consacrer toute sa vie professionnelle au caoutchouc naturel et au développement de l'hévéaculture. Son travail le mènera dans la forêt vénézuélienne pour aider à la prospection de terrains hévéicoles. Il y rencontrera des Indiens autochtones dans leur mode de vie ancestral. Pour les mêmes raisons, il voyagera en Afrique tropicale. Très vite il s'intéresse à l'histoire du caoutchouc naturel, amasse des documents, se crée une abondante bibliographie. Il est reconnu, sur le plan international, comme un spécialiste dans ce domaine. Il publie de nombreux articles sur ce thème et fait paraître, en 1993, une *Histoire du caoutchouc* aux éditions Desjon-

quères. Son présent ouvrage traite de l'époque initiale de cette histoire. La découverte scientifique et technique du caoutchouc se situe durant cette période. L'intérêt grandissant que suscite ce nouveau matériau aux étonnantes propriétés pour l'industrie, dont les progrès s'accroissent au XIX^e siècle, va lui donner très vite une grande valeur marchande. Afin de répondre à la demande, qui peut se révéler très lucrative, des hommes partent à la découverte de la forêt amazonienne, encore *terra incognita*. Ils vont y chercher des territoires riches en arbres à caoutchouc et des itinéraires d'accès, surtout fluviaux, pour en permettre l'exploitation. Ils y affronteront les éléments naturels, les rapides mortels, l'enfer vert et ses mille pièges, et quelques humains. Le commerce de la *borracha* va faire la fortune de quelques uns, les Barons du caoutchouc, dont un très petit nombre construiront des empires économiques. Le prix à payer pour ces réussites se révélera effroyablement lourd : la sueur, la misère, l'esclavage et le sang de milliers d'Indiens contraints à la récolte forestière du caoutchouc.

Cette triste épopée va s'achever à l'aube du XX^e siècle avec l'apparition des plantations d'hévéas, leur production plus efficace et économiquement plus rentable, dans le Sud-Est asiatique. Les empires des Barons s'écroulent. La forêt amazonienne se referme sur les excès inhumains dont elle a été le théâtre.

A la fin de cet ouvrage extrêmement bien documenté, le lecteur se sent plus riche d'une foule de connaissances et d'interrogations sur l'homme. Mais n'est-ce pas la caractéristique de l'excellence d'un livre d'histoire ?

Jean-Louis Jacob

Prélude tragique

Le 9 juillet 1897, un vapeur fait naufrage sur l'Ucayali, affluent péruvien de l'Amazone. On retrouvera, en aval, enlacés, l'un voulant sans doute sauver l'autre, deux célèbres « Barons » du caoutchouc : Fitzcarrald et Vaca Diez. Le premier, péruvien, a 35 ans, le second, bolivien, en a 45. Fitzcarrald règne sans partage sur toute la partie amazonienne orientale du Pérou ; Vaca Diez a son fief, plus à l'est, en Bolivie, sur le Madre de Dios (carte 1).

Cet accident met fin à deux destinées exceptionnelles. Deux hommes ambitieux qui ont marqué leur territoire et leur profession. Deux hommes qui se sont taillés des empires en pleine jungle et qui venaient de s'entendre pour unir et multiplier leurs zones d'influence, leurs profits et leur prestige.

La tragédie de ce 9 juillet 1897, laisse le champ libre à leurs concurrents. Deux autres Barons vont, à leur tour, profiter du drame : Nicolas Suarez qui, bien qu'associé aux deux défunts, n'était pas du voyage, et Julio Arana qui aura le triste privilège de défrayer la chronique internationale de l'horreur avec la description des atrocités du Putumayo, autre affluent de l'Amazone. Ces deux Barons deviendront des patriarches et mourront dans leur lit, figures de légende respectées, Nicolas Suarez, en 1940, à 88 ans, Julio Arana, en 1952, à 90 ans. Ils auront participé, dès le début, à l'âge d'or du

caoutchouc sylvestre puis à sa récession, à son remplacement par le caoutchouc de plantation et même aux premiers balbutiements du caoutchouc synthétique.

Un cinquième Baron, Tomas Funes, sur l'Aurignac cette fois, brillera par sa cruauté, mais son règne ne durera que huit ans.

Cinq tempéraments de chefs, œuvrant chacun à leur manière mais avec la même matière première, le caoutchouc.

Ces célébrités n'empêchent pas d'obscurs Baronnets d'émerger des fanges boueuses des affluents de l'Amazone. Leur rayonnement local n'atteint pas, comme leurs maîtres, le plan international. Quatre de ces cinq personnages séjourneront en Europe et y feront éduquer leurs enfants. Le dernier, Funes, éprouvera une passion sanglante pour un instrument révolutionnaire : la guillotine.

Conquistadors et explorateurs

La conquête et les premières explorations

Cette histoire repose sur deux piliers, le fleuve Amazone et le caoutchouc (carte 1).

Après la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb en 1492, le pape Alexandre VI Barge promulgue cinq bulles. La plus importante, la bulle *Inter cætera* sera revue et corrigée par la diplomatie espagnole. Elle précise que « à l'ouest et au sud d'une ligne tracée pôle à pôle à partir de 100 lieues d'une quelconque des îles (...) des Açores et du Cap-Vert, la souveraineté appartient à la Castille, alors qu'à l'est, elle appartient au Portugal ».

Le pape Alexandre VI confère, officiellement, à Ferdinand d'Aragon et à Isabelle de Castille, le titre de rois catholiques. Après plusieurs mois de négociations, le traité de Tordesillas (Vieille Castille), appelé aussi *Capitulación de la partición del Mar Oceano*, et qui règle entre le Portugal et l'Espagne le conflit concernant le partage de l'Atlantique, est signé le 7 juin 1494. La ligne de démarcation est repoussée, à l'ouest, de 100 à 370 lieues.

Le traité sera consacré, en 1506, par le pape Julio II avec la bulle *Ea quae*, qui modifie la bulle *Inter caetera*.

En Amérique du Sud, les conquistadors s'installent sur la côte et sur les hauts plateaux. De là, ils entreprennent des explorations vers l'intérieur du continent.

Vers 1538, partant de Cuzco, ex-capitale de l'empire inca, Pedro de Candia, compagnon de Pizarro, atteint les forêts du Madre de Dios (nom inca : *Amarumayo*) en traversant les montagnes du Paucartambo. L'année suivante, Pedro de Anzures de Campo Redondo suit ses traces et, en cinq mois, l'expédition atteint le rio Beni et les plaines des Mojos, puis revient. Ces premières incursions, rapides, exploratoires, sont réactivées d'une façon plus stimulante dans un but précis et alléchant : la recherche de la cannelle.

La cannelle était l'une des épices que ces aventuriers, avant de devenir les conquistadors, comptaient trouver aux Indes pour s'enrichir. Le commerce des épices procurait d'énormes bénéfices qui justifiaient tous les risques. La rumeur situait le « pays de la cannelle » quelque part à l'est de Quito, deuxième résidence de l'ancien empereur inca.

Le conquérant de l'empire inca, Francisco Pizarro, nomme son frère Gonzalo gouverneur de Quito. A peine arrivé, Gonzalo organise, en février 1541, une expédition vers l'Orient pour aller quérir cette cannelle. Francisco de Orellana finance et participe à cette expédition, qui compte 200 Espagnols, plusieurs milliers d'Indiens enchaînés et quelques chevaux. Après avoir « pacifié » les tribus indiennes, selon leur méthode qui consiste à faire le vide, les deux hommes se séparent, n'ayant pas trouvé la cannelle convoitée. Francisco de Urolagnie poursuit et s'embarque avec 57 Espagnols dont P. Gaspard de Caracal, chapelain du groupe et écrivain. Gonzalo Pizarro revient à Quito avec 80 des 350 hommes qui l'avaient suivi, les autres sont morts d'épuisement.

La découverte d'un grand fleuve

Les débuts de la descente des rivières et des torrents par l'équipe Orellana furent particulièrement pénibles (cartes 1 et 2). Sans vivres, ils mangèrent leurs ceintures et leurs bottes jusqu'aux semelles et c'est quasiment épuisés qu'ils rencontrent enfin des Indiens qui consentent à les nourrir. Les Espa-

gnols construisent alors sans outils, un brigantin¹, puis un second. Ils reprennent leur route en descendant le courant du rio Capo.

Tantôt, ils sont attaqués et poursuivis par les riverains. Tantôt, ils sont bien accueillis et bien nourris. Souvent, ils souffrent de la faim et pour l'assouvir font des razzias dans les petits villages au bord du fleuve. Est-ce la faim et les hallucinations qu'elle provoque parfois qui font basculer le récit du réalisme au fantastique ? Lors d'un combat, Caracal et ses compagnons se mesurent aux Amazones² : « les Amazones allaient nues, leurs parties honteuses couvertes, arc et flèches en main, et se battaient chacune contre dix hommes ».

Après neuf mois d'errance sur l'Amazone et ses affluents, Orellana et ses acolytes arrivent à l'océan. Ils se dirigent vers le Nord-Est et parviennent, enfin, à un port espagnol au large des côtes vénézuéliennes (le Venezuela s'appelle alors Nouvelle-Andalousie). Orellana rejoint l'Espagne où son récit, rédigé par Caracal, fait une telle impression qu'il repart, en 1545, avec quatre caravelles et 400 hommes d'équipage. Il va prendre possession de ses découvertes, au nom du roi d'Espagne. Il retrouve l'embouchure de l'Amazone, la remonte sur environ 400 kilomètres. Mais les caravelles ne sont pas adaptées à cette navigation. L'expédition s'interrompt pour construire un bateau plus adéquat. Ils sont alors surpris par les Indiens qui massacrent une partie des équipages. Ils continuent, cependant, à remonter le courant, font naufrage, Orellana tombe malade et meurt. Les survivants renoncent à poursuivre, ils fuient cette fois vers l'aval avec le dernier bateau, pour rejoindre le Venezuela. Peu de temps après, en 1559, le marquis de Canette, vice-roi du Pérou, nomme Pedro de Ursua gouverneur des terres découvertes par Orellana : Le Dorado et Omagua.

Ursua monte une expédition pour rejoindre ses possessions. Il prend pour lieutenant Lope de Aguirre et emmène avec lui sa bien-aimée, doña Inez de Atienza. Partant de la côte pacifique, la troupe traverse les Andes, descend le rio Huallaga et s'installe à Santa Cruz. Là, pendant un an, le marquis fait construire des bateaux pour transporter la troupe, les animaux de trait, le bétail et les vivres. Le 26 septembre 1560, 300 Espagnols, leurs chevaux et

1 Brigantin : petit vaisseau plat, léger et ouvert, à voile et à rames. C'est aussi un petit bâtiment à un ou deux mâts, gréé comme un *brick* et qui n'a qu'un pont.

2 Les Amazones : femmes guerrières légendaires de l'Antiquité qui combattaient à l'arc et à cheval. On leur a attribué la coutume de brûler à leurs filles le sein droit pour mieux tirer à l'arc. Les hommes n'intervenaient que pour assurer une descendance. Les enfants mâles étaient éliminés.

un nombre indéterminé d'Indiens quittent Santa Cruz. Dans le courant, les tourbillons, les rapides, les *voragines* et autres *remolinos*, malmènent les bateaux qui se brisent, les vivres sont perdues. Il faudra piller pour survivre. Les épreuves commencent à ce moment là. Les soldats mécontents assassinent Pedro de Ursua et sa maîtresse, le 1^{er} janvier 1561. Ils prennent, pour chef, Lope de Aguirre. Le récit de cette expédition est à l'origine du film *Aguirre ou la colère de Dieu*. Aguirre rédige et prononce devant ses troupes la première déclaration d'indépendance de l'Amérique vis-à-vis de l'Espagne. La cruauté et la mégalomanie d'Aguirre terrorisent ses soldats. L'expédition erre et délire sur l'Amazone. On retrouve ces soldats perdus sur la côte vénézuélienne, sans trop savoir quel itinéraire extravagant ils ont suivi. Aguirre veut affirmer sa rébellion contre la couronne espagnole mais ses troupes l'abandonnent. Il est exécuté en 1561.

Ces deux expéditions se sont heurtées à la résistance des indigènes, à l'inconnu et aux éléments naturels.

Les Espagnols et les Portugais consolident leurs positions. Les seconds sont apparemment limités par le traité de Tordesillas. Les Français, les Hollandais et les Anglais tentent de s'implanter sur la côte est des possessions portugaises, mais les Indiens ne le permettent pas toujours et leurs adversaires ibériques encore moins. Vers 1594, des aventuriers français, Charles des Vaux, Ruffaut et de La Ravardière, visitent l'estuaire de l'Amazone ; le deuxième fonde une ébauche de colonie dans l'île de Santa Anna. Plus tard, en 1612, un autre marin français, Daniel de La Touche, crée la ville de San Luiz de Maranhao, à 300 kilomètres environ au sud-est de l'estuaire du grand fleuve. Il est, d'après les documents de l'époque, le premier à accomplir l'exploration régulière d'une partie du cours de l'Amazone et à reconnaître les fleuves Tocantins, Tapajos et rio Negro. Pendant que de La Touche, en France, s'efforce en vain d'obtenir l'aide du gouvernement, la ville naissante doit être évacuée à la suite d'un combat contre les troupes d'Albuquerque. L'élan des expéditions sur l'Amazone va être redonné, en 1637, quand deux moines franciscains et six soldats espagnols font irruption à Belem do Pará, dépenaillés et quasi mourants. Ils sont emprisonnés, mis au secret et interrogés. Ce sont les rescapés d'une expédition espagnole partie de Quito deux ans plus tôt et qui a échoué face à la résistance des Indiens. Les Espagnols survivants ont réussi à se construire un radeau et à dériver jusqu'au Pará.

Les Portugais réagissent en organisant, à leur tour, une expédition : 70 Portugais et 1 200 Indiens pris comme rameurs tentent de remonter le fleuve dans 47 canoës sous les ordres de Pedro de Texeira. Après huit mois de lutte contre le courant, ils arrivent au pied des Andes. Pedro de Texeira se choisit alors quelques fidèles amis pour l'accompagner à Quito. Là, l'accueil des Espagnols est enthousiaste, on fête cette première : le parcours du chemin « à rebours ». Les Espagnols et les Portugais ont alors les mêmes souverains, de Philippe II à Jean IV, qui ont réuni sur leurs têtes les couronnes espagnole et portugaise, de 1580 à 1620. Cet enthousiasme cache une inquiétude, celle de voir d'autres intrus, les Français ou les Anglais suivre la même voie que Pedro de Texeira pour pénétrer dans les colonies espagnoles.

Pour le retour, le vice-roi (comte de Chinchon) impose aux Portugais la présence de deux observateurs espagnols dont un, Cristobal de Acuna, se distingue par le récit qu'il fera de son voyage. Publié à Madrid, en 1641, sous le titre *El nuevo descubrimiento del Gran Rio de las Amazonas*, son récit énumère tous les produits que l'on pourrait tirer du bassin de l'Amazone : canne à sucre, bois, cacao, tabac, vanille, résine et gommés. Pour cette descente de l'Amazone les Portugais ont été largement approvisionnés, ils n'ont pas eu à souffrir de la faim, c'est le premier voyage tranquille et confortable sur le fleuve.

A son retour de Quito, Pedro de Texeira prend possession, au nom du Portugal, de la contrée qui s'étend entre le fleuve Aguarico (affluent du Capo) et la mer.

L'évangélisation et ses réfractaires

Les conquistadors n'ont pas que l'or et la richesse en vue ; ils sont là aussi pour évangéliser. Les ecclésiastiques qui accompagnent ces explorations vont s'installer et évangéliser à leur manière.

Comme il existe une rivalité entre Portugais et Espagnols, il y aura aussi une rivalité entre les deux ordres majeurs, les Jésuites et les Franciscains, la règle d'Ignace de Loyola et celle de François d'Assise. Les premiers sont installés à Quito et évangélisent le Capo, le Marañon et l'Amazone. Les Franciscains partent de Lima et s'avancent sur le Huallaga et l'Ucayali, c'est-à-dire plus à l'est.

Mais quel que soit l'ordre ou la langue, l'évangélisation consiste d'abord à transférer les indigènes païens dans des villages missionnaires où ils sont regroupés autour d'une église. En portugais on appelle ces villages des *aldeias*. Le vocable espagnol est plus explicite, ce sont les *reducciones (apostolicas)*. Là, une vie sédentaire et laborieuse est organisée, fondée sur l'agriculture et l'autarcie économique. On a appelé ce régime « Le royaume de Dieu sur la terre » ou « Le communisme catholique ». Les missionnaires faisaient de longues tournées dans les villages indiens pour les persuader de venir s'établir chez eux. Les Indiens y étaient attirés, ou plus exactement poussés par les chasseurs d'esclaves, les *bandeirantes*³, qui parcourraient l'intérieur du Brésil pour procurer de la main-d'œuvre aux grandes plantations du Sud. Cependant, certaines tribus ne se laissent pas dominer et des soulèvements ont lieu comme celui des Jivaros en 1698.

A partir de 1680, les Portugais, à la recherche d'esclaves, ravagent régulièrement les missions jésuites espagnoles de l'Amazonie. Des villages entiers d'Indiens christianisés sont emmenés et vendus à Belem, au Pará.

La saine gestion des Jésuites leur attire assez vite une réputation de richesse et partant de débauche. Dès 1742, le pape exige des Jésuites l'usage du latin et l'obéissance aux coutumes de l'Eglise de Rome.

La puissance des Jésuites fait peur à la fois aux Espagnols et aux Portugais qui y voient « un Etat dans l'Etat ». Dès 1758, le Portugal entreprend de les réformer, puis de les déposséder. Le marquis de Pombal, premier ministre du Portugal et de l'Empire, les expulse en 1760. En 1767, l'Espagne expulse à son tour les Jésuites de ses colonies. Mais déjà, au Brésil, on recherche moins les esclaves à l'intérieur du pays ; l'Afrique est devenue le principal fournisseur de main-d'œuvre. Les *aldeias* ou les *reducciones* tombent aux mains de l'administration qui s'enrichit honteusement du travail forcé des Indiens.

Pendant dix ans, de 1742 à 1752, un Indien quechua, instruit par les Franciscains de Cuzco, qui l'ont envoyé à Rome, puis quelques temps missionnaire en Afrique (Angola), soulève les Indiens de l'Ucayali. Plus exactement, il refuse l'autorité du vice-roi d'Espagne. Ce prêtre, Juan Santos, s'est proclamé *Apu Inca* sous le nom de Juan Santos Atahuallpa, c'est-à-dire héritier légitime du dernier empereur inca.

3 *Bandeirantes* : au début, des hommes de la capitainerie de São Paulo se réunissaient pour monter des expéditions à l'intérieur du pays afin de capturer des Indiens et les réduire en esclavage.

Ce non-violent a un comportement ascétique, mangeant peu, usant modérément de la coca et respectant le célibat. Il est insaisissable malgré les expéditions armées envoyées pour le capturer dans le Gran Pajonal, entre l'Ucayali et le rio Péréné. La première expédition (1744) lancée contre lui ne le trouve pas ; il s'est évanoui dans la nature. Le deuxième corps expéditionnaire s'enfonce dans le piémont des Andes et construit un fort. Juan Santos Atahualpa et ses Indiens viennent y mettre le siège, isolant la troupe, sans ressources, à l'intérieur. Le capitaine du fort refuse une reddition honorable. Il tombe avec ses derniers hommes, au cours d'une sortie désespérée. Pour la troisième expédition (1746) ce sont 10 000 hommes qui se lancent dans la jungle à la poursuite de Juan Santos Atahualpa. Beaucoup de militaires meurent d'épuisement, les bêtes de somme périssent, le matériel est perdu. Le non-violent Juan Santos se dérobe toujours laissant son agresseur dans l'expectative.

En 1752, Juan Santos Atahualpa se découvre et, sans combattre, prend la ville d'Andamarca. Il espère peut-être soulever les Indiens de la sierra. Pourtant, trois jours plus tard, il se retire dans la jungle, avec ses troupes. On ne le reverra plus. Pour les Indiens, Juan Santos Atahualpa n'est pas mort et tous sont persuadés qu'il reviendra un jour.

Il n'y aura pas de quatrième expédition. On se contentera d'isoler la région rebelle. Les autorités espagnoles renoncent pratiquement à intervenir dans la partie amazonienne du Pérou, pendant un siècle. La culture indigène, n'étant plus sous influence chrétienne, revient un peu à ses anciennes croyances.

La pénétration des Portugais en Amazonie commence au début du XVII^e siècle. La première expédition est réalisée par João de Barros Guerra, gouverneur du Pará. Il est tué par un tronc d'arbre qui s'abat sur son bateau, en remontant le rio Madeira.

En 1723, Francisco de Melo Palheta⁴ repart sur les traces de Guerra et entreprend la remontée du Madeira. Il se heurte à un grand nombre de troncs

4 Francisco de Melo Palheta est né vers 1670, on ne sait si c'est au Brésil ou au Portugal. Il fait d'abord partie d'une expédition qui raccompagne jusqu'à la frontière espagnole-portugaise le père jésuite Samuel Fritz (l'Apôtre de l'Amazone) en 1691. Le 19 juillet 1722, João da Maria da Gama, gouverneur de l'Etat de Maraion et do Grão Pará, charge Palheta de l'exploration du rio Madeira. Le 19 octobre il obtient le grade de sergent-major et commande une troupe de plus de 100 hommes.

En 1727, le même gouverneur l'envoie à Cayenne pour régler un problème de frontière avec la Guyane française. Il a alors le grade de capitaine-lieutenant et dirige une petite flottille. La femme du gouverneur français, Claude d'Orvilliers, fut sensible au prestige et à la prestance du sergent-major au point de lui remettre un sac contenant des graines de caféiers et cinq jeunes plants, cela en cachette car on n'avait pas le droit d'exporter un tel trésor. Ce fut la première introduction du café au Brésil, on sait ce qui s'ensuivit.

d'arbres dérivant dans le courant et, à cause de cette inhabituelle quantité de troncs flottants, il donne au fleuve le nom Madeira qui signifie « bois » en portugais.

Sur ce fleuve, la navigation est lente, longue et fastidieuse, mais Ferreira de Castro rapporte que :

« Et un jour au milieu de cette longue navigation qui n'en finissait pas, la rivière se cabra, la forêt ondula en longues vagues et l'eau jusqu'alors muette, se mit à rugir et à tonner, nuit et jour, avec une violence et une persistance grandissantes. On s'était engagé dans un défilé à travers lequel la rivière tombait à pic par une série de cataractes et de rapides. On mit pied à terre pour aller examiner les lieux et se rendre compte de l'importance de ce changement de niveau qui atteignait des dizaines et des dizaines de mètres de hauteur. On constata qu'au-dessus de cet escalier géant empli de vacarme et d'eau bouillonnante, le Madeira retrouvait son calme et son amplitude.

» Melo Palheta fit donc traîner les bateaux à terre et on les porta à la force du bras au-dessus des cataractes. L'exploration, en amont, se poursuivit comme devant.

» Mais les chutes se multiplièrent. La forêt vierge avait perdu son silence. La selve tonnait sans interruption. Les conquérants eurent raison des dix-huit paliers que le rio Madeira les contraignit à gravir par portage avant d'atteindre enfin, après des mois et des mois d'efforts surhumains, l'agglomération espagnole de Exaltacion de Los Cayubavas, en Bolivie. Ils étaient partis nombreux ; beaucoup avaient succombé en route, épuisés de fatigue ou minés par les fièvres ; bien peu arrivèrent sains et saufs ».

Les Portugais venaient de faire connaissance avec les rapides du Madeira, rapides qui auront une importance capitale pour le transport du caoutchouc en descendant et pour le ravitaillement en remontant.

La découverte du caoutchouc et de l'hévéa

Pendant ce temps, en Europe, on est passé du Moyen Age à la Renaissance. Celle-ci rime avec connaissance. Le Nouveau Monde suscite un intérêt considérable. Les relations écrites des voyageurs commencent à circuler, puis des cercles culturels s'établissent. On organise des voyages d'exploration, le plus célèbre sera celui des astronomes français qui, avec le

consentement de l'Espagne⁵, s'installent à Quito pour mesurer les méridiens à l'Equateur et vérifier la théorie de Newton sur l'aplatissement des pôles.

Les astronomes français séjournent donc pendant sept ans en Equateur (1737-1743). A la fin de leurs observations, leur retour en France vaut à l'un d'eux, La Condamine, le plus beau voyage qu'on puisse imaginer : la descente de l'Amazone. La Condamine, esprit curieux s'il en fut, a d'abord découvert sur le versant pacifique des Andes, le *cahuchu* :

« Il croît dans la province d'Esmeraldas un arbre appelé par les naturels *heve*. Il en découle par la seule incision une liqueur blanche comme du lait, qui se durcit et noircit peu à peu à l'air. Les habitants en font des flambeaux qui brûlent très bien sans mèche, et qui donnent une clarté assez belle... Dans la province de Quito, on enduit des toiles de cette résine, et on s'en sert aux mêmes ouvrages pour lesquels nous employons la toile cirée. Le même arbre croît, dit-on, le long des bords de la rivière des Amazones. Les Indiens maïpas nomment la résine qu'ils en tirent *cahuchu*, ce qui se prononce caoutchouc. Ils en font des bottes d'une seule pièce, qui ne prennent point l'eau et qui, lorsqu'elles sont passées par la fumée, ont tout l'air de véritable cuir. Ils en enduisent des moules de terre en forme de bouteille, et quand la résine est durcie, ils cassent le moule, en faisant sortir les morceaux par le goulot, il leur reste une bouteille non fragile, légère et capable de contenir tous les liquides ».

Le voyage de La Condamine inaugure une ère nouvelle dans l'histoire des découvertes. On montre un intérêt réellement scientifique pour le Nouveau Monde. C'était, depuis 250 ans, une des rares exceptions à l'interdiction faite aux étrangers d'entrer dans les possessions espagnoles d'Amérique.

La Condamine rencontre Pedro Vicente de Maldonado, gouverneur de la province d'Esmeraldas où l'astronome a vu du caoutchouc pour la première fois, explorateur et cartographe de l'empire colonial espagnol. C'est sur ses propositions que La Condamine va tenter la descente de l'Amazone.

Durant son périple, La Condamine passe par Loja où il recueille des graines et des plants de quinquina⁶ :

« Je n'y pus dans ma journée rassembler que huit à neuf jeunes plants de quinquina propres à être transportés. Je les fis mettre avec de la terre prise sur le lieu dans une caisse de grandeur suffisante. Cette caisse fut portée avec précaution sur les épaules d'un homme qui marchait à ma vue, jusqu'au lieu

5 Après la guerre de succession d'Espagne, depuis 1715, un Bourbon accède au trône d'Espagne, Philippe V.

6 Quinquina : passé dans la langue française en 1661, est emprunté de *quinaquina*, mot du parler quechua.

où je me suis embarqué, dans l'espérance de conserver au moins quelque pied que je pourrai laisser en dépôt à Cayenne s'il n'était pas en l'état d'être transporté actuellement en France pour le jardin du Roi ».

Il rejoint Maldonado à La Laguna (sur le Marañon). Au confluent du rio Negro, La Condamine confirme, après enquête, la communication entre l'Orénoque et le rio Negro — la vérification *in situ* sera faite plus tard par Humboldt et Bonpland.

La Condamine note que les Indiens des missions portugaises possèdent des étoffes d'Angleterre ainsi que des miroirs, des ciseaux, des peignes, des objets qu'ils ont troqué à Pará contre du cacao. Il y a donc culture ou cueillette, récolte, transport et commerce d'une matière première.

Lors de son enviable périple sur l'Amazone, La Condamine retrouve encore le *cahuchu*, le latex et une foule de nouveautés. Le récit de son voyage, en 1745, nous fait connaître toutes les ressources de cette matière :

« La résine appelée *cahuchu* dans les pays de la province de Quito voisins de la mer est aussi fort connue sur les bords du Marañon et sert aux mêmes usages. Quand elle est fraîche, on lui donne avec des moules la forme qu'on veut. Elle est impénétrable à la pluie, mais ce qui la rend plus remarquable c'est sa grande élasticité. On en fait des bouteilles qui ne sont pas fragiles, des boules creuses qui s'aplatissent quand on les presse et qui, dès qu'elles ne sont plus gênées, reprennent leur première figure. Les Portugais du Pará ont appris des Omaguas à faire avec la même matière des pompes ou seringues qui n'ont pas besoin de piston : elles ont la forme de poires creuses, percées d'un petit trou à leur extrémité où ils adaptent une canule. On les remplit d'eau et en les pressant lorsqu'elles sont pleines, elles font l'effet d'une seringue ordinaire. Ce meuble est fort en usage chez les Omaguas. Quand ils s'assemblent entr'eux pour quelque fête, le maître de maison ne manque pas d'en présenter une par politesse à chacun des conviés et son usage précède toujours parmi eux le repas de cérémonie ».

Les plants de quinquina de La Condamine seront emportés par un coup de mer entre Belem et Cayenne. Les graines récoltées huit mois auparavant ne germent pas non plus.

La Condamine ne peut continuer ses investigations sur l'arbre à caoutchouc et s'en serait certainement tenu là s'il n'avait trouvé, à Cayenne, dans l'ingénieur français Fresneau⁷, un collaborateur aussi persévérant qu'éclairé. Fresneau, qui semble avoir entrevu toute l'importance future du caoutchouc,